

LESTORTS APPARENS

OU

LA FAMILLE AMÉRIQUAINE.

C O M M É D I E

EN PROSE ET EN TROIS ACTES.

PAR M. G...y.

*Représentée pour la première fois à Paris sur le
Théâtre du Palais-Royal, le 15 Mars 1787.*

Prix 1 liv. 4 sols.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur - Libraire,
rue Galande, N^o. 64.

M. DCC. LXXXVII.

PERSONNAGES. ACTEURS.

- SIR MURER.** Riche Américain. *M. Beaulieu.*
 homme très-brusque ; mais très-bon,
 commençant presque toujours par
 une brusquerie ; mais finissant par
 une expression de sensibilité. Habit
 de drap bleu de Roi, veste, culotte
 & bas noir, perruque ronde. — Il a
 une quarantaine d'années.
- MADAME MURER, SA FEMME,** encore *Madame Verdier.*
 jeune — d'un caractère fort doux.
 Habit à l'Anglaise, chapeau, &c. en
 tout un costume simple.
- MISTRIS BENWEL, SŒUR DE** *Madame Prieur.*
MURER C'est une Madame de Mar-
 tigue pour le ton de gaité. Habit &
 chapeau de voyage à l'Anglaise, le
 tout fort élégant.
- CORALI, LEUR NIÈCE.** Caractère de *Mlle Tabraïse l'ainée.*
 jeune amoureuse. Habillement blanc
 très-simple. Chapeau à l'Anglaise.
- SUDMER, AMI DE MURER & Quaker.** *M. Michot.*
- MELCOUR, OFFICIER FRANÇAIS,** *M. Saint Clair.*
 AMOUREUX DE CORALI. En uni-
 formé.
- BLAËK-COMMIS DE MURER,** hom- *M. Boucher.*
 rampant, faux. Habit de drap gris
 de fer très-foncé, culotte & veste
 blanc, noire. Coëffure analogue.
- BETTI, FEMME DE CHAMBRE DE**
MADAME MURER. Habillement *Mademoiselle Fiat.*
 presque comme Corali.
- FRONTIN, VALET DE MERCOUR.** *M. Bordier.*
 Habit de Valet de Chambre.



La Scène se passe en Amérique dans la maison de Sir Murer.



LES TORTS APPARENS.

O U

LA FAMILLE AMÉRIQUAINE,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon, une Table, deux Fauteuils à dossier fort élevé, un Métier à tapisserie, un Cabinet de chaque côté; celui à droite (des Spectateurs) est la chambre de Corali, l'autre celle de Mistriss Benwel.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME MURER, CORALL
(Elles sont à l'ouvrage au lever du rideau.)

Madame MURER.

CONVIENS-EN, ma bonne amie; on n'a pas cet air rêveur, inquiet, triste même que je te vois souvent, quand le cœur n'est pas occupé.

A 2

4 LES TORTS APPARENS,

CORALI.

Ma tante.....

Madame MURER.

Pourquoi avoir manqué si long-tems de confiance envers ta meilleure amie? Tu aimes, j'en suis sûre; & je te connais trop pour craindre que tu ayes à rougir de ton choix.

CORALI.

En rougir! ah! ma chère tante! croyez au contraire que je pourrais en être vaine.

Madame MURER.

Fais-le-moi donc connaître, ou je douterai de ton amitié pour moi.

CORALI.

Je suis trop sensible à ce reproche pour vouloir le mériter davantage. Vous allez tout savoir. Un parti de Sauvages attaqua, l'année dernière, notre habitation, & plusieurs Nègres, qui avaient voulu se mettre en défense, avaient déjà péri, lorsqu'un jeune Officier Français parut à la tête de quelques soldats. Quoique les Sauvages fussent très-supérieurs en nombre & très-déterminés, il les défit après des prodiges de valeur; mais il fut grièvement blessé. Ma mère le fit transporter chez elle; & pendant un mois que sa vie fût en danger, nous ne le quittâmes pas un instant.

Madame MURER.

Et pendant ce tems, l'amour, sans doute?....

CORALI.

Qui ne l'aurait pas aimé? Le courage, l'esprit, l'aménité, les graces, il réunit tout, & il était notre libérateur.

COMÉDIE.

9

MADAME MURER.

Et un pareil libérateur a bien des droits sur notre ame!

CORALI.

Ne croyez pas que le sentiment m'ait trompée. Ma respectable mère lui rendait la même justice. Elle ne tariffait pas sur son éloge, & elle partagea mes regrets, lorsque la guérison de cet aimable Français le rappella à son devoir. Pour lui, si vous aviez vu sa douleur!....

MADAME MURER.

Depuis ce tems, a-t-il donné de ses nouvelles?

CORALI.

Je n'en ai pas reçu depuis que j'ai quitté Charlestown; mais je n'ose encore l'accuser d'inconstance. Peut-être l'avis que je lui ai fait donner ne lui est-il pas parvenu. Peut-être.... (*avec l'expression de l'effroi*) Melcour est si brave!.... & son état l'expose à tant de dangers!

MADAME MURER.

Melcour, dis-tu?

CORALI.

Vous le connaissez?

MADAME MURER.

J'ai vu souvent chez mon père un Français de ce nom. Si c'est le même, il ne dément pas l'éloge que tu viens d'en faire. Il était généralement estimé dans Boston.

CORALI.

C'est lui, je n'en saurais douter. La justice que vous lui rendez me fait espérer que vous verrez mon penchant avec autant d'indulgence que ma respectable mère.

A 3

LES TORTS APPARENS.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BETTI.

BETTI.

VOILA Mistriff Benwel qui arrive.

Madame MURER.

Ma belle sœur ? Je vais la recevoir. (*à Corali.*)
Attends-nous ici, je te présenterai dans quelques instans.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

CORALI, BETTI.

BETTI.

VOUS ne connaissez donc pas Mistriff Benwel, votre tante ?

CAROLI.

Non.

BETTI.

C'est une excellente personne — un peu coquette pour son âge.... un peu singulière.... d'une vivacité qui pourra d'abord vous étourdir.... La voici.



SCÈNE IV.

MADAME MURER, MISTRISS
BENWEL, CORALI, BETTI.

MISTRISS BENWEL.

COMMENT ! il n'est pas ici, mon frère ? mais c'est fort mal. J'ai cependant eu l'attention, à l'instant même de mon débarquement, de lui dépêcher mon petit John, qui est bien le courrier le plus alerte, & le garçon le plus exact des trois Royaumes.

Madame MURER.

John est ici depuis deux jours ; mais il y a plus d'un mois que Sir Murer est absent. Nous l'attendons à chaque instant.

MISTRISS BENWEL.

Encore quelque spéculation de commerce ? Il ne se trouvera donc jamais assez riche ?

Madame MURER.

Jamais, tant qu'il connaîtra des malheureux à secourir.

MISTRISS BENWEL.

Je le reconnois bien là. C'est le mortel le plus brusque de l'univers ; mais je ne crois pas qu'il puisse exister un meilleur cœur. (*Elle apperçoit Corali.*) Quelle est cette charmante personne ?

Madame MURER.

C'est notre nièce, la fille de notre sœur Hervill.

A 4

8 LES TORTS APPARENS,

MISTRISS BENWEL.

Que ne me le disiez-vous donc? — Embrasse-moi, ma chère enfant—(à Madame Murer.) Le portrait n'était pas flatté. On ne m'a rien dit de trop, elle est charmante. (à Corali.) Sais-tu bien, ma chère, que sans te connaître, je me suis beaucoup occupée de toi?

CORALI.

Je vous prie, Madame, de croire que j'en suis pénétrée.

MISTRISS BENWEL.

Il y a de singuliers hasards.—Il faut qu'il se trouve là, précisément là.—En vérité, ces Français sont charmans.—Pour moi, j'en raffole. J'en connais un sur-tout.—C'est bien le plus aimable jeune homme!.....

CORALI, à Madame Murer.

J'apperçois Monsieur Black, le Commis de mon oncle.

MISTRISS BENWEL, regardant du côté par lequel Blak doit entrer, & avec l'expression du plus grand mépris.

Comment! ce Black est toujours ici? après la hardiesse de sa démarche!

Madame MURER.

J'aurais peut être dû suivre votre conseil, & avertir Sir Murer; mais ce malheureux Black tient rout de nous; il aurait été perdu sans ressource, & il m'a témoigné un repentir si touchant!..... Il m'a depuis montré tant de respect!.... J'ai d'ailleurs engagé Sir Murer à le charger de ses affaires à Londres. Ce moyen l'éloignera de moi pour

toujours, & c'est tout ce que je dois vouloir. Où en ferait-on, si, pour un moment d'erreur, il fallait vouer un homme à l'infortune?

SCÈNE V.

LES MÊMES, BLAËK. (*Démarche, ton & maintient de tartuffe.*)

MADAME MURER.

QUE voulez-vous, Monsieur Blaek?

BLAËK.

Je prends, Madame, la liberté de vous communiquer un avis que je viens de recevoir, concernant l'arrivée de Sir Murer.

Madame MURER.

Il arrive?

BLAËK.

Oui, Madame. Quelqu'un qui l'a vu sur la route, vient de m'affurer qu'il serait bientôt ici, & j'ai vite couru.....

Madame MURER.

Je vous remercie, Monsieur Blaek.

MISTRIS BENWEL.

Que je ne vous gêne pas. Allez au-devant de lui; mais vous me laisserez quelqu'un pour me conduire; je vous rejoindrai bientôt.

Madame MURER.

Monsieur Blak restera à vos ordres.

B L A E K.

Je m'y rendrai, dès que Madame s'appellera.

(*Il sort par la droite (des Spectateurs.) Madame Murer & Corali par la gauche.*)

SCENE VI.

MISTRISS, BENWEL, BETTI.

MISTRISS BENWEL.

DIS-MOI, Betti; ma nièce Corali t'a sûrement parlé de son amour pour Melcour?

BETTI.

Madame.....

MISTRISS BENWEL.

Tu veux faire la discrete avec moi? Tu aurais tort. Ma curiosité n'a pour motif que le desir de servir cette chère enfant.

BETTI.

Je peux donc vous avouer, Madame, que depuis un moment, je fais son secret, quoiqu'elle ne me l'ait pas confié. Le hasard a voulu que je me trouvasse dans ce cabinet, au moment où elle en a fait confidence à Madame Murer.

MISTRISS BENWEL.

Et tu n'en as pas été fâchée?

BETTI.

Je ne dois pas l'être, si cela me met à même de vous seconder dans le desir que vous avez de

servir Mademoiselle Corali que j'aime de tout mon cœur.

MISTRIS BENWEL.

Ecoute donc. Tu connais cette grande forêt qui est sur la route. Au moment de la traverser, la frayeur s'est emparée de moi, au point que je ne fais pas trop si je serais allée de-là sans un Officier Français qui se trouvait dans la même auberge que moi, & qui m'a offert de m'escorter. Tu juges si j'ai accepté, & si la connoissance a été bientôt faite. Dès qu'il a sçu que j'étais sœur de Murer, & tante de Corali, sa joie l'a trahie. C'était précisément ce Melcour, l'amant de ma nièce. — Il m'avait prêté secours, je lui devais protection. Enfin je l'ai amené ici avec l'intention de le servir de tout mon pouvoir.

BETTI.

Que vous êtes bonne ! je vais tout de suite faire part à Mademoiselle Corali....

MISTRIS BENWEL.

Eh ! non, non, je te prie. La prudence veut qu'auparavant je connoisse l'intention de Sir Murer. Et puis une marche aussi simple ôterait tout le prix d'une pareille circonstance. Je veux au contraire en tirer parti pour faire une scène de surprise qui sera délicieuse, unique. Je me concerterai avec ma sœur, pour donner ce soir à l'occasion de l'arrivée de son mari, une fête, au milieu de laquelle cette scène fera merveilleusement bien. — Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit à présent. J'ai fait cacher Melcour dans le petit bois qui borde l'avenue. Je lui ai prescrit d'y rester jusqu'au moment favorable pour l'introduire ici, sans qu'il soit vu par per-

12 LES TORTS APPARENS,

sonne, & c'est sur ton adresse que j'ai compté pour cela.

BETTI.

Je ne négligerai rien pour répondre à votre confiance.

MISTRISS BENWEL.

Tu pourras choisir le moment où l'on prendra le thé. Il fera tout-à-fait nuit. L'arrivée de mon frère occupera tout le monde.

BETTI.

Comptez sur mon zèle.

MISTRISS BENWEL.

Tu as bien compris? Melcour caché dans le petit bois qui borde l'avenue.

BETTI.

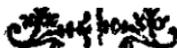
J'ai fort bien entendu.

MISTRISS BENWEL.

Songe que je me repose sur toi. — Le secret même avec Corali. Mais nous pourrions donner des soupçons en restant trop ensemble. En sortant, tu avertiras Blak que je l'attends pour aller rejoindre ma sœur.

BETTI.

Le voilà. (*Elle sort.*)



SCENE VII.

MISTRIS BENWEL, BLAËK, UN
DOMESTIQUE.

BLAËK.

JE vous supplie, Madame, de vouloir bien m'excuser, si je me fais remplacer pour vous accompagner. Une affaire bien importante me retient ici, & m'empêche d'avoir cet honneur.

MISTRIS BENWEL, *sèchement.*

Je n'en suis point du tout fâchée, M. Blak. (*Au domestique*) Allons.

SCENE VIII.

BLAËK, *seul.*

SANS doute elle est bien importante, l'affaire qui me retient ici. Cet Officier que, de la fenêtre, je viens d'apercevoir dans le petit bois..... L'éloignement, l'obscurité ne m'ont pas permis d'éclaircir entièrement mes doutes; mais je serais bien trompé, si ce n'est pas ce Melcour; oui, Madame Murer, ce Melcour que j'ai vu si souvent chez votre père avant votre mariage. Vos liaisons datent sûrement de-là — & je ne suis plus étonné que vous ayez dédaigné mes vœux. Ah! si c'est lui, comme je n'en doute déjà plus, trem-

14 LES TORTS APPARENS,

blez, Madame Murer, tremblez. Votre époux est d'un caractère fougueux ; il est sûrement jaloux, & le mépris dont vous avez payé mon amour va vous coûter bien cher ! — Allons vite m'affurer si mes soupçons sont aussi fondés que je l'espère.

Fin du premier Acte.



 ACTE II.

 SCÈNE PREMIÈRE.

BLAËK, seul. (*Il tient un paquet de lettres qu'il pose sur la table.*)

JE ne m'étais pas trompé. C'est Melcour, c'est bien lui, & tous mes soupçons se trouvent justifiés. Betti vient de l'aborder avec mystère, de le faire cacher dans l'endroit le plus fourré du petit bois. Betti, la femme de confiance de Madame Murer ! (*) « Ah ! je ne suis plus étonné de sa faveur. Comment ai-je pu ne faire qu'aujourd'hui cette heureuse découverte ? Mais aussi, comment aurais-je pu avoir des soupçons, après cette vertu si austère, en apparence, que Madame Murer m'avait opposée ? » Je lui avais presque pardonné d'avoir rebuté mon amour ; mais c'était parce qu'un autre occupait son cœur ! — Ah ! je serai vengé, Madame Murer, je serai vengé. Le Ciel amène à propos votre fougueux époux ; & s'il est aussi jaloux que je le desire, cette lettre (*Il sort de sa poche une lettre qu'il fait voir bien distinctement*) Non, le Diable ne reconnaîtrait pas là mon écriture. Je serai vengé sans

(*) On a cru à la représentation, devoir supprimer les endroits guillemetés, pour la rapidité de l'action théâtrale. On les a laissés pour l'effet de la lecture, qui n'est pas toujours le même.

être compromis. Et qui fait si je ne pourrai pas mettre à profit les événemens? Avec de la prudence, il y a toujours à gagner dans les dissensions.

S C E N E I I.

BLAËK, SUDMER, *avançant lentement.*

BLAËK, *lui faisant beaucoup de révérences.*

O S E R A I S - J E, Monsieur, vous demander ce que vous désirez?

S U D M E R.

Où est Murer?

B L A Ë K.

Il est ici depuis quelques instans.

S U D M E R.

Je le sçais, puisque j'arrive avec lui. Mais il court si vite!

B L A Ë K.

Monsieur est sûrement son ami?

S U D M E R.

Que t'importe? Est-ce pour calculer la profondeur de tes révérences? Elles sont perdues. Où est Murer?

B L A Ë K.

Je crois qu'il est allé rejoindre ces Dames. L'empressement de revoir une épouse chérie, doit être son excuse auprès de vous.

S U D M E R.

Est-ce que je me plains?

B L A Ë K.

Si vous vouliez, j'aurais l'honneur de vous conduire.

S U D M E R.

SUDMER.

Non. Dans de pareilles occasions, les étrangers
font toujours de trop. Je l'attendrai ici.

BLAËK.

Quelque peu qu'on attende, cela impatienté.

SUDMER.

Il n'y a que les gens polis qui me font perdre
patience.

BLAËK, à part.

J'aurai de la peine à capter la bienveillance
de cet homme-là.

S C E N E I I I.

LES MÊMES. SIR MURER, MADAME MURER,
MISTRISS BENWEL, CORALI.

(*En faisant sa dernière réponse à Blaek, Sudmer l'a
quitté avec humeur, & se trouve dans le fond du
Théâtre, (à droite des Spectateurs) quand les
autres arrivent (à gauche des Spectateurs), de
manière qu'ils peuvent se placer sans le voir.*

(*Blaek présente les Lettres à Sir Murer qui les prend,
les ouvre & les parcourt, sans que le Dialogue
soit interrompu. Blaek l'observe & témoigne son
impatience à chacune des Lettres que Sir Murer
décachete avant la sienne. Il exprime de même sa
joie, lorsque Sir Murer en est à celle-là.*)

MURER.

QUELLE idée d'aller m'attendre sur la grande
route ! Ne savez - vous pas que l'autre est plus

B

18 LES TORTS APPARENS,

courte d'un quart de mille? (*)— Cela se compte quand on vient revoir ceux que l'on aime.

MISTRISS BENWEL.

Savez-vous bien, mon frère, que voilà qui est du dernier galant?

MURER.

Galant, si vous voulez : c'est ce que je pense.

MADAME MURER.

Mon ami, ton absence a été bien longue.

MURER.

Peu s'en est fallu qu'elle ne fût éternelle. J'ai manqué périr en traversant le grand fleuve.

MADAME MURER.

Ensemble.

Ah ! Ciel !

CORALI.

Ah ! Dieu !

MISTRISS BENWEL.

Comment cela ?

MURER.

Eh, bien ! n'allez-vous pas vous effrayer pour un danger passé? — Il n'y faut plus penser à présent, que pour sentir davantage le plaisir d'être réunies ; mais c'en était réellement fait de moi sans un Français.

MADAME MURER.

Un Français !

CORALI !

Un Français !

MISTRISS BENWEL.

Un Français !

(*) Les tirets, dans le rôle de Murer, marquent le passage du ton brusque au ton sentimental.

MURER.

Comme la tête vous tourne , à vous autres femmes , dès que l'on parle d'un Français ! — Il est vrai que s'ils étaient tous aussi solides qu'aimables.....

MISTRISSE BENWEL, *vivement.*

Ils sont charmans.

CORALI.

Il y en a qui réunissent.....

MURER.

Oui , celui à qui je dois la vie en est la preuve. Pour sauver mes jours , il a généreusement exposé les siens. Eh bien ! il a mis à une si belle action si peu d'importance !.... Je n'ai pas même pu obtenir de savoir son nom.

MISTRISSE BENWEL.

Ils sont toujours comme cela. J'espère que , quand vous connoîtrez le mien , vous l'aimerez aussi.

MURER, *gaîment.*

Ah ! vous en avez un !

MISTRISSE BENWEL.

Le plus charmant de tous. Sans lui , je n'aurais jamais osé traverser cette effrayante forêt qui est sur la route.

SUDMER, *qui s'est avancé lentement.*

« Est-ce qu'il ne s'en trouve pas par-tout de ces Français , pour accompagner les Dames ? »

B 2

20 LES TORTS APPARENS,

MURER.

Ah ! mon cher Sudmer, pardonne. Mesdames, je vous présente mon meilleur ami, & un de nos plus honnêtes Amériquains.

MADAME MURER, à Sudmer,
Monsieur, je vous demande mille pardons...

SUDMER.

Ne fais pas attention. Je ne suis pas formaliste.

MURER, à Sudmer.

Comment trouves tu ma nièce ?

SUDMER.

Si elle est aussi bonne que belle, ce fera une femme accomplie.

MURER, à Corali.

Ma chère fille, on ne peut qu'être heureuse avec un homme aussi estimable.

CORALI.

Mon oncle.....

MURER.

Des grimaces ! cela ne manque jamais, quand il est question de mariage. Ces femmes sont singulières, c'est toujours ce qu'elles desirent le plus ! qu'elles accueillent le moins. — Et elles font bien. Tant de gens abuseraient de leur franchise !

MISTRIS BENWEL.

Est-ce que vous auriez le projet de lui donner Monsieur pour époux ?

SUDMER.

Je ne te plais pas ?

MISTRIS BENWEL.

Ce n'est pas à moi qu'il faut plaire, c'est à ma nièce.

(*Murer en est à la lettre de Blaek. Elle lui cause un trouble qu'il s'efforce de cacher.*)

CORALI, à qui un domestique est venu parler.

Mon oncle, le thé est servi.

MURER, très-troublé,

Je vous suivrai.... Dans un instant.... J'ai à parler avec Sudmer.

MISTRIS BENWEL.

Ce n'est pas du mariage ?

MURER.

Eh ! morbleu ! vous m'impatientez.

MISTRIS BENWEL, s'en allant.

Toujours la même.

SCÈNE IV.

MURER, SUDMER.

MURER.

AH ! mon ami, lis cette lettre. Lis donc. Mais lis donc.

SUDMER, lit très-posément.

« Ta femme te trahit pour un Officier nommé Melcour, qu'elle connaissait même avant de

B 3

11 LES TORTS APPARENS.

» t'épouser. Ils ont renoué pendant ton absence,
» & c'est dans le petit bois qui borde l'avenue qu'il
» vient, chaque soir, recevoir de Betri les avis
» qui régulent sa marche.»

(*il rend froidement la lettre à Murer.*)

MURER.

Que je suis malheureux ! j'accours auprès
d'une épouse adorée. Je crois oublier dans ses
bras les ennuis d'une longue absence, les dan-
gers d'un voyage pénible, & je n'arrive que pour
apprendre ma honte ! « Cruels Français ! — Hélas !
» comment le sexe le plus sensible vous résisterait-
» il ? Je vois tous les jours ceux de mes compa-
» triotes qui étaient le plus prévenus contre vous,
» devenir vos amis.

SUDMER.

« C'est pour cela que je les suis avec tant de
» soins. Pour peu qu'on les écoute, il faut finir
» par les aimer. »

MURER.

Mais porter si loin la fausseté ! si tu avais vu
comme elle a volé dans mes bras ! comme elle
m'a pressé contre son sein ! Quelles caresses elle
m'a faites ! Non, je ne peux pas croire cette fatale
lettre.

SUDMER.

Il faudrait que tu fusses bien confiant pour ajou-
ter foi à un avis anonyme. Murer, il n'y a que
les lâches qui ne se nomment pas, & les lâches
ne méritent point de créance.

MURER.

En effet.... Cependant si c'était quelque ami
à qui mon honneur fût cher ?

COMÉDIE.

73

S U D M E R.

Un ami ! Il éclairerait ta femme, & ne t'avertirait pas. Crois-moi, Murer, on te trompe.

M U R E R.

Qui pourra me le prouver ?

S U D M E R.

Et qui pourra te prouver qu'on ne te trompe pas ?

M U R E R.

Quelle perplexité ! comment débrouiller ce cahos ?

S U D M E R.

En gardant le silence. Tais-toi & observe ; c'est toujours le meilleur moyen de découvrir la vérité.

M U R E R.

Tu as raison. Je vais faire une garde si assidue !..

S U D M E R.

Ce n'est pas cela. Ce serait avertir que l'on redoublât de précautions.

M U R E R.

Il me vient une idée. Il n'y a que Black qui puisse me servir.

S U D M E R.

Il me semble que je t'ai entendu nommer ainsi ton Commis ?

M U R E R.

C'est lui-même.

S U D M E R.

Prends garde de commettre une imprudence.

M U R E R.

Eh ! morbleu ! il faut bien prendre un parti —

B 3

24 LES TORTS APPARENS,

C'est un homme que j'ai tiré de la misère, que j'ai comblé de biens. Je suis sûr de son zèle & de sa discrétion. Mais le voilà qui vient à propos.

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS. BLAËK.

M U R E R.

MONSIEUR BLAËK, avez-vous remarqué une de mes lettres qui portait l'empreinte d'une guinée ?

B L A Ë K.

Oui, Monsieur.

M U R E R.

Par qui vous a-t-elle été remise ?

B L A Ë K.

Par un homme que, je ne connais pas.

M U R E R.

Vous ne lui avez point fait de questions ? —
Je ne vous reconnais pas là, Monsieur Blaek.

B L A Ë K.

Si j'avais cru....

M U R E R.

Quel air avait-il ?

B L A Ë K.

Je n'ai pas remarqué.....

M U R E R.

Tant pis, Monsieur, tant pis. Il fallait observer..... Il est vrai que le front des scélérats ne les trahit jamais. Tenez, Monsieur Blaek, lisez.

BLAËK, après avoir lu la lettre.

Ah! Monsieur! c'est sûrement une calomnie. Il est vrai que j'ai vu souvent chez le père de Madame un Officier Français, nommé Melcour. Je crois aussi l'avoir aperçu une fois dans ce canton, pendant votre absence; mais cela ne prouve pas....

MURER.

Et que voulez-vous de plus? — Ah! mon cher Monsieur Blaek!.... Ce n'est pas chez moi que vous l'avez vu?

BLAËK.

Vous sçavez, Monsieur, que vos intérêts qui me sont tous les jours plus chers, me tiennent sans cesse dans vos nombreuses possessions, ou dans mon cabinet; je serais, par conséquent, bien aisé à tromper; mais je n'en garantis pas moins que c'est une calomnie. Peut-être cette délation est-elle fondée sur ce qu'autrefois Madame a paru goûter la société de ce Monsieur Melcour; mais elle n'était pas encore votre épouse.

MURER.

Sçavez-vous bien qu'à chaque mot vous m'enfoncez un poignard dans le cœur? Monsieur Blaek, votre intention est bonne; mais vous la manifestez mal.

BLAËK.

Monsieur, je vous supplie d'excuser....

SUDMER, à part.

Cet homme là n'aurait pas ma confiance, il est toujours proferné.

BLAËK.

Vous connoissez mon zèle.

26 LES TORTS APPARENS,

MURER.

C'est dans ce moment-ci que j'y compte, pour m'aider à découvrir la vérité. Veillez sur le petit bois sans affectation ; & , si l'avis est fondé, faites tout ce que le moment & la prudence vous prescriront pour m'amener cet Officier, sans qu'il soit vu, sur-tout par ces Dames.

BLAËK.

Vous pouvez vous reposer sur moi.

MURER.

Sur-tout de la prudence, Monsieur Blaek, (à Sudmer.) Mon ami, je te retrouverai chez elle. — Je crois.... Je sens que j'aurai la force de me contraindre.

(Blaek laisse passer Murer, & derrière lui, il exprime le plaisir qu'il éprouve de l'effet de sa lettre. Il sortent tous les deux.)

S C E N E V I.

SUDMER, seul.

ET puis, mariez-vous. En vérité, cela m'effraye.

(Il s'assied sur un fauceuil, dont le dossier est assez haut pour l'empêcher d'être vu par ceux qui entrent.)



SCÈNE VIII.

SUDMER, MELCOUR, FRONTIN.

(*Beui amène Melcour & Frontin avec des précautions qui indiquent la crainte de rencontrer quelqu'un. Quand ils sont sur le Théâtre, elle sort.*)

(*Melcour & Frontin s'avancent jusqu'auprès de Sudmer, dont la rencontre les déconcerte. Ils le saluent. Sudmer les regarde avec l'air antipathique des Quakers pour les Français, se lève, les regarde & sort sans leur rien dire.*

MELCOUR.

MISTRISSE BENWEL m'avait bien dit que Sir Murer était brusque ; mais je ne m'attendais pas à une pareille réception.

FRONTIN.

Elle n'est pas en effet très-encourageante.

MELCOUR.

Il faut cependant qu'il soit plus traitable qu'il ne le paraît ; toute la Province retentit de son éloge. — Mons Frontin, Si Mistriss Benwel persiste dans son projet, souvenez-vous de vous mêler parmi ses gens, & gardez-vous bien qu'on ait le moindre soupçon que vous ne lui appartenez pas.

FRONTIN.

Je fais, je fais.

SCENE IX.

LES MÊMES. MISRISS BENWEL.

EH bien ! Monsieur , vous défiez-vous une autre fois de mes projets ? Tout ne réussit-il pas à merveille ?

MELCOUR.

Je ne vois pas cela , & je suis loin de trouver mon début heureux.

FRONTIN.

Je crois seulement que nous venons de rencontrer précisément l'oncle.

MELCOUR.

Si c'est effectivement lui , son abord ne me promet pas un succès facile.

MISTRIS BENWEL.

Vous m'inquiétez. Comment est celui que vous venez de voir ?

MELCOUR.

Son costume annonce un Quaker.

FRONTIN.

Et son air , un homme de mauvaise humeur.

MISTRIS BENWEL, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! c'est bien pis que l'oncle , c'est un rival.

MELCOUR.

Un rival !

MISTRIS BENWEL.

Oui : un nommé Sudmer , un original de

Quaker que mon frère a trouvé dans ses voyages, & qu'il amène pour en faire l'époux de Corali. Mais soyez tranquille, nous le détestons toutes de notre mieux, & je prends le succès sur moi.

MELCOUR.

Vous me pénétrez de reconnoissance ; mais je vous en prie, changeons cette marche furtive à laquelle vous me forcez. Elle devient inutile, à présent que la rencontre de ce Sudmer....

MISTRIS BENWEL.

Si vous n'avez été vu que par lui, c'est comme si vous ne l'aviez été par personne. On a toutes les peines du monde à lui arracher une parole, quand on l'interroge ; jugez s'il y a à craindre que cela parle tout seul.

FRONTIN.

Ce n'est pas là son défaut, il vient de nous le prouver.

MELCOUR.

Mais, encore une fois, ne serait-il pas plus honnête de me présenter tout de suite à l'oncle de Corali ?

MISTRIS BENWEL.

Vous m'impatientez avec vos objections d'honnêteté. Il n'y aurait qu'à céder à vos idées, nous ferions de belles choses ! Un oncle prévenu contre votre nation, un rival qui a déjà des promesses.... Toutes ces difficultés se lèvent en se montrant ? Non, Monsieur, non. En dépit de votre délicatesse, il faut vous cacher jusqu'à ce que j'aie tout disposé pour le succès. D'ailleurs je veux ménager une surprise à ma nièce,

MELCOUR.

Quoi ! Corali même n'est pas instruite !.....

MISTRESS BENWEL.

Elle le fera la dernière. Un bonheur attendu perd la moitié de son prix ; mais une surprise ! L'ame ne suffit pas à tout le plaisir que l'on éprouve. C'est une ivresse !.... C'est un torrent de joye !... Je suis folle de ces scènes-là — Et puis une fête que ma sœur nous a promise pour ce soir... Je choisirai ce moment. Je vois d'ici ma nièce s'élançer dans les bras de son oncle , de ma sœur , dans les miens ; son amant à nos genoux ; le Quaker dans quelqu'attitude de stupéfaction. Cela sera charmant.

MELCOURT.

Mais les momens qui précéderont celui-là vont être pour moi des siècles de tourmens. Quoi ! vous voulez que je sois sous le même toit que Corali , que j'entende peut-être sa voix enchanteresse , & que je ne vole pas à ses pieds !

MISTRESS BENWEL.

Je ne vous demande que de vous contraindre pendant quelques heures ; & je vous y conduirai moi-même de l'aveu de son oncle.

MELCOUR.

Quelques heures ! ah ! Madame ? comme vous parlez de quelques heures ! Pensez donc à tout ce qui peut arriver ? Pensez qu'ayant ignoré jusqu'à ce jour , que Corali avait changé de demeure , je lui ai adressé toutes mes lettres à Charlestown ; que peut-être elle ne les a pas reçues ; que peut-être elle me croit infidèle ; qu'il ne faut qu'un

moment pour qu'elle engage sa parole ; & vous me parlez de quelques heures !

MISTRIS BENWEL.

Ecoutez-moi. Je vais vous prouver que l'étourderie n'exclut pas la profondeur du raisonnement. Pour aujourd'hui, il n'y a rien à craindre. Vous avez vu le Sudmer, il n'est pas redoutable. Et, si votre mauvaise étoile voulait que quelque rival heureux vous eût supplanté, vous ne pourriez apprendre trop tard votre infortune.

FRONTIN.

Belle consolation !

MELCOUR.

Avec quelle tranquillité vous faites une supposition aussi cruelle !

MISTRIS BENWEL.

C'est que je suis sûre quelle ne se réalisera pas. On aime en Amérique comme on aimait autrefois sur les bords du Lignon. — Mais nous nous exposons à être surpris, & à voir mes projets déconcertés. Passons dans cet appartement.

(Ici Corali paraît dans le fond, & les examine.)

MELCOUR.

Vous le voulez absolument ?

MISTRIS BENWEL.

Encore une fois, nous nous exposons à être surpris, & j'en serais au désespoir.

MELCOUR.

J'obéis. Je remets mon sort entre vos mains.

(*Mistriss & Melcour entrent dans l'appartement. Corali reste. Comme elle a vu baisser la main de Mistriss, son jeu doit annoncer la plus grande jalousie. Frontin va pour sortir. Trompé par la simplicité de l'habillement de Corali, il la prend pour une Soubrette, & l'aborde en Valet petit-maître.*)

S C E N E X.

CORALI, FRONTIN.

FRONTIN.

C'EST sans doute à la perle des Soubrettes Américaines que j'ai l'avantage de parler ?

CORALI.

Vous êtes le Valet de Melcour ?

FRONTIN.

Quoi ! vous savez !....

CORALI.

Je fais tout. C'est lui que je viens de voir.

FRONTIN.

Ce n'est pas moi qui vous le dis au moins.

CORALI.

Que fait Melcour ici ? Pourquoi se cache-t-il ?

FRONTIN.

C'est ce qu'il m'est défendu de dire. Dans notre état on n'est pas indiscret impunément.

CORALI.

CORALI.

Songez que j'en fais assez pour exiger que vous ne me cachiez rien.

FRONTIN, *à part.*

Me voilà entre une jolie femme & une volée de coups de bâton. Donnons-lui le change. (*Haut*) Je ne fais point résister aux ordres d'une aussi charmante personne; & , puisque vous l'exigez, je vous avouerai que c'est pour Mis'riss Benwel que mon maître est ici. Elle est un peu folle, la bonne Dame, un peu sur le retour.... Mais elle est riche.

CORALI, *à part.*

Le monstre!

FRONTIN.

Mais point d'indiscrétion, s'il vous plaît, cela pourrait avoir des suites très-fâcheuses pour moi. (*à part*) — Pour le coup, la voilà bien dépaycée! (*haut*) Quoi! vous me quittez déjà? Permettez au moins que je vous accompagne.

CORALI.

Je vous défens de me suivre.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

FRONTIN, *seul.*

QUEL air de dignité! n'importe, c'est une des plus jolies Soubrettes que j'aie jamais rencontrées. Il faut que je lui en conte. Il faut qu'elle

C

34 LES TORTS APPARENS,

qu'elle m'adore , c'est la même chose.... Mais... Si je m'oriente bien.... Oui.... La chambre dans laquelle elle vient d'entrer , doit donner sur le petit bois qui borde l'avenue.... Cela ferait délicieux !.... Dès cette nuit.... Ce serait un coup de maître. — Allons vite reconnaître les dehors , & prendre nos mesures.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR MURER, & un moment après,
MADAME MURER.

(Dans toute cette Scène & dans la suivante, fureur concentrée de la part de Murer, & toujours prête à éclater.)

MURER.

J'EN y saurais tenir davantage. A chaque instant j'étais prêt d'éclater. Non, jamais elle ne m'a tant marqué de tendresse. Quelle perfidie ! femme cruelle ! tu ne fais pas quel cœur tu déchires !

Madame MURER.

Qu'as-tu donc, mon ami ? Tu m'inquiètes. Tu as un air sombre que je ne t'ai jamais vu.

MURER.

Que voulez-vous que j'aie ?

Madame MURER.

J'ai cru remarquer que c'était depuis la lecture d'une de tes lettres. Serait-ce quelque malheur ?

MURER.

Il n'y en aurait qu'un qui pût m'affecter. Ce serait celui de perdre votre cœur.

C 2

36 LES TORTS APPARENS,

Madame MURER.

Ton bonheur durera donc autant que ma vie!

MURER.

S'il pouvait se trouver un monstre capable de vouloir le troubler! — J'espère que le succès ne couronnerait pas son audace.

Madame MURER.

Que voulez-vous dire!

MURER.

Ah! c'est que les séducteurs sont aimables! Ils savent prêter au sentiment toutes les graces de la galanterie; & les gens comme moi ne savent qu'aimer tout bonnement.

Madame MURER.

Et sont les seuls qui soient véritablement aimés.

MURER, *à part.*

Quelle audace!

S C E N E I I.

LES MÊMES, MISTRISS, BENWEL.

MISTRISS BENWEL.

EH bien! est-ce de l'ami Quaker qu'il est question?

MURER.

Eh! non, ma sœur. — Pourquoi cela?

MISTRISS BENWEL.

Pour sçavoir si vous voulez toujours en faire l'époux de Corali.

MURER.

Est-ce que je suis accoutumé à changer de volonté d'un instant à l'autre? — C'est mon amitié pour Corali qui a dirigé mon choix, & je ne crois pas pouvoir en faire un meilleur.

MISTRISS, *ironiquement.*

Je vous demande pardon.

Madame MURER.

Corali nous a priées....

Madame MURER.

De quoi? de me dire qu'elle n'en veut point. Est-elle aussi éprise de quelque Français? Car toutes nos femmes en perdent la tête.

MISTRISS BENWEL, *ironiquement.*

Et cela vous surprend!

Madame MURER.

En effet, c'en est un qu'elle aime; mais quand vous saurez qu'il fut le défenseur de sa mère & le sien, & que ma sœur Hervill, dont vous connoissiez la prudence, approuvait son penchant...

MURER.

Oh! sans doute... Ma sœur se sera laissé éblouir... comme tant d'autres. Mais pourquoi ne m'avoir pas instruit plutôt? Que voulez-vous que je dise à Sudmer à présent?

MISTRISS BENWEL.

Qu'il est venu trop tard.

C. 3

MURER.

Belle raison.

Madame MURER.

Voudrait-il une femme dont un autre possède le cœur ? Vous-même, voudriez-vous forcer Corali ?....

MURER.

Je m'en garderais bien. — Souvent celles même qui sont mariées suivant leur choix.... Mais où est-il cet Officier ?

MISTRISS BENWEL.

Il peut n'être pas loin.

Madame MURER.

Elle en attend tous les jours des nouvelles, & ne vous demandera votre consentement que quand vous le connaîtrez. Elle se borne à présent à vous prier de ne point insister en faveur de Sudmer.

MURER.

A la bonne heure.

MISTRISS BENWEL.

Allez vite, ma sœur, rassurer cette chère enfant ; & moi, je vais.... Suffit, suffit.

Madame MURER, *à son mari.*

Je cours lui donner cette nouvelle preuve de votre tendresse.



SCÈNE III.

SIR MURER, & un moment après, CORALI.

MURER.

AH ! Sudmer ! je me garderais bien de vouloir en faire ta femme malgré elle. La mienne qui paraissait m'aimer.....

CORALI.

Mon oncle.....

MURER.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Ah ! c'est vous, Corali ! Qu'avez-vous donc ? On dirait à vos yeux que vous venez de pleurer. Si c'est Sudmer qui vous inquiète, rassurez-vous. Je vous aime trop pour vouloir vous contraindre.

CORALI.

Ah ! mon oncle ! je viens au contraire vous prier de hâter ce mariage ; je ne me croirai heureuse que quand il sera fait.

MURER.

Que diable cela veut-il dire ? Accordez - vous donc ; & sachez ce que vous voulez. On vient de me prier de retirer ma parole.

CORALI.

Si vous saviez la perfidie !.... Celui à qui je réservais toute ma tendresse, qui m'avait juré un amour éternel !.... Eh bien, c'est à présent à Miss Benwel, à ma tante, que le perfide..... Non, je ne veux plus en entendre parler. Mon oncle,

C 4

40 LES TORTS APPARENS,

vous m'avez dit que Sudmer est un honnête homme. Cela vaut mieux que toutes ces qualités brillantes dont un traître se pare pour nous séduire.

MURER, *avec attendrissement.*

Corali, ma chère Corali, conserve à jamais ces principes.

CORALI.

Ma prière n'est pas l'effet d'un premier mouvement : c'est la réflexion qui l'a dictée ; c'est le souvenir de ce que m'a dit si souvent ma respectable mère, que l'homme qui trahit celle qui n'est pas encore son épouse, ne peut que la rendre malheureuse, dès qu'elle l'est devenue. C'était le sort qui m'attendait. J'ai le bonheur d'être éclairée, j'aurai la force de le fuir. Secondez-moi, mon cher oncle, en hâtant mon mariage avec Sudmer. Il est inutile pour éteindre un sentiment que j'abjure ; mais il ramènera le calme dans mon âme.

MURER.

Je me rends à tes instances, ma chère enfant ; &c, dès ce soir, je terminerai avec Sudmer. (*En s'en allant.*) Ah ! Pourquoi toutes les femmes ne penitent-elles pas comme elle ?

CORALI, (*seule, se jettant sur le fauteuil, & s'appuyant sur la table.*)

Ah ! perfide Melcour ! se peut-il qu'avec tant de qualités aimables.....



SCÈNE IV.

CORALI, MELCOUR.

MELCOUR, *entrant avec précaution.*

J'AVAIS cru entendre la voix de Corali.

CORALI *se levant.*

Non. Je ne veux plus même y penser.

MELCOUR *accourant.*

Ah ! mon cœur ne m'avait pas trompé. C'est vous, ma chère Corali ! c'est vous que je révois enfin !

CORALI.

Votre chère Corali, Monsieur ?

MELCOUR.

Dieu ! Quel accueil ! Est-ce ainsi que l'amant le plus fidèle ?...

CORALI.

Le traître ! il ose me parler de sa fidélité à l'instinct même où il quitte ma rivale !

MELCOUR.

Ciel ! Qu'osez-vous dire ?

CORALI, *voulant s'en aller.*Le tems de la séduction est passé. (*Melcour voulant la revenir.*) Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi.

MELCOUR.

De grace, daignez m'écouter.

42 LES TORTS APPARENS,

CORALI, *voulant toujours s'en aller.*

Je ne veux rien entendre.

MELCOUR, *à genoux.*

Ah! je vous en conjure ; arrêtez , Corali. Quand vous saurez...

CORALI, *avec une ironie amère.*

Levez-vous, Monsieur, levez-vous. Mistriss Benwel pourrait vous surprendre.

MELCOUR.

Ce courroux m'est bien précieux ! il me prouve que je vous suis toujours cher ; mais il n'est pas fondé.

CORALI.

Ne ne vous y trompez pas, Monsieur, c'est de l'indignation, & vous ne devez y voir que la preuve de mon indifférence.

MELCOUR.

Vous m'anéantissez.

CORALI, *voulant sortir, & appercevant Mistriss Benwel qui les a écoutés.*

Ciel !

SCENE V.

LES MÊMES, MISTRIS BENWEL.

RESTEZ, Corali, restez. Pour une rivale, je suis la meilleure personne du monde. Je commence toute explication par vous le céder. Sachez

qu'il est ici pour vous seule ; & si j'ai dérobé sa marche, c'était parce que je ne voulais le faire connaître qu'au moment où j'aurais tout disposé pour le succès. Outre que cette manière était la plus sûre, j'avais des projets délicieux..... Mais avec des têtes comme les vôtres !.....

CORALI se jettant dans les bras de Mistriss.

Ah ! ma tante ! ah ! Melcour ! combien je suis coupable !

MISTRISS BENWEL.

Coupable ! Eh ! non , ma chère , tu aimes , voilà le mot , (à Melcour) » & nous ne perdons » à cela que la surprise. Mais , je l'avoue , je la » regretterai éternellement. Ça aurait été un ta- » bleau unique !.... d'un effet !.... d'un intérêt !.... » C'est que ces choses-là ne se trouvent pas deux » fois dans la vie. — Monsieur , Melcour je vous » en veux ».

MELCOUR.

« Pouvais-je lui laisser croire que je la trahis- » fais ? »

CORALI.

Ah ! vous ne savez pas encore tous mes torts. Peut-être qu'au moment où je vous parle, mon oncle porte à Sudmer un consentement.....

MISTRISS BENWEL.

Je devine l'étourderie. Quel champ pour les reproches, si les momens étaient moins précieux ! — J'entends quelqu'un. (A Melcour) Rentrez vite dans cet appartement, (à Corali) & nous, allons prévenir ma sœur, ramener Muter, & culbuter le cher Quaker.

S C E N E V I.

BLA EK, FRONTIN, *arrivant avec precaution, comme quelqu'un qui vient en bonne fortune.*

BLA EK.

ENTREZ, vous dis-je, entrez. On ne veut pas que vous vous morfondiez, comme cela, dans ce bois.

FRONTIN.

Je voudrais cependant favoir de quelle part.....

BLA EK.

Je vous l'ai déjà dit. C'est de la part de quelqu'un qui s'intéresse à vous.

FRONTIN.

Mais encore....

BLA EK.

Eh! mon Dieu! ayez un peu de confiance.

FRONTIN.

Allons, je m'abandonne donc à mon étoile. J'aurais tort, après tout, de m'en défier. Elle m'a toujours été favorable en fait de bonne fortune.

BLA EK, *à part.*

Je n'ai pas trouvé ce Melcour; mais cet homme là est sûrement son émissaire; & , quand il s'agit de vengeance, il ne faut rien négliger.

FRONTIN.

Eh bien ! je suis prêt. Faut-il vous suivre plus loin ? faut-il attendre ?

BLAËK.

Restez ici quelques instans. On ne tardera pas.

FRONTIN.

Je le desire ; car je suis impatient & curieux.

BLAËK, *sort en indiquant que Frontin sera surpris, &c. &c.*

SCÈNE VII.

FRONTIN, *seul.*

J'AI fait le discret, parce qu'on dit qu'il faut l'être dans ce pays-ci ! mais je suis bien sûr que c'est ma fière Soubrette de tantôt qui m'aura vu de sa fenêtre, & qui veut m'épargner les difficultés. Je savais bien, moi, qu'elle m'adorerait. Je ne croyais pas, à la vérité, que cela fût si prompt. (*Se pavanant.*) Tu ne croyais pas, Frontin !.... Mais regarde-toi donc, & ne sois plus si modeste. D'ailleurs, tu es Français, nous sommes en Amérique : c'est à ces Dames à faire les avances.

BLAËK, *ne paraissant pas encore.*

Il attend dans cette chambre.

FRONTIN.

Bon ! la voilà. (*Il va au-devant, il recule de surprise, en apercevant Murer.*)

SCENE VIII.

MUKER, BLAËK, FRONTIN.

FRONTIN, *déconcerté.*

MON SIEUR... J'ai bien l'honneur... d'avoir l'avantage... (*à part.*) Le traître m'a joué..... (*Haut.*) Je suis... très flatté... Monsieur...

MURER.

Finissons, qui êtes-vous ?

FRONTIN.

Monsieur... Je suis un jeune étranger de bonne famille, qui voyage... pour l'utilité d'autrui.

MURER.

Point de détours. C'était par l'ordre de Melcour que vous étiez en embuscade dans le petit bois ?

FRONTIN.

Non, Monsieur, nous sommes chacun pour notre compte. Il soupire pour les grandes Dames, lui. Pour moi, je me contente des Soubrettes. J'en ai vu ici une dont je suis tombé amoureux ; & je cherchais de quel côté donnait la fenêtre de sa chambre, quand ce patelin, que j'ai cru envoyé de sa part, est venu avec son air mystérieux.

MURER.

Finissons ce verbiage. Où est ton maître ?

FRONTIN.

Mon maître ? — Cela m'est défendu.

B L A E K.

S'il ne veut pas parler, il n'y a qu'à appeler quatre ou cinq Nègres, & le faire mourir sous le bâton.

F R O N T I N.

Me voilà bien loti. Que je parle ou que je me taife, je serai affommé. Si ce n'est pas par vos nègres, ce sera par mon maître... Eh bien, Monsieur, j'aime mieux mourir avec l'honneur.

M U R E R.

Avec l'honneur ! toi, infâme émissaire ! — je ne saurais te blâmer. C'est à ton maître que tu dois obéir.

F R O N T I N.

Oh ! oh ! c'est qu'avec moi un secret....

B L A E K.

Résiste même à une bourse !

F R O N T I N.

Une bourse ? Cela dépend de sa valeur & de l'importance du secret. Les proportions font tout.

B L A E K.

Monsieur, vous entendez ?

M U R E R, *jettant une bourse à Frontin avec l'air du plus grand mépris.*

Prends donc & réponds-moi.

F R O N T I N.

Eh bien, Monsieur, il n'a pas besoin d'aller, comme moi, reconnaître les dehors, *(Bas à Murer.)* Il est dans la maison.

48 LES TORTS APPARENS,

MURER, *se jettant dans les bras de Black.*

Ah ! Dieu ! (*Frontin saisit ce moment pour s'échapper.*) (*à Black.*) Monsieur Black, courez vite après cet homme, & empêchez que rien ne transpire.

SCENE IX.

MURER, SUDMER.

MURER.

AH ! mon ami ! l'avis n'est que trop fondé. Ce vil séducteur !... Il est chez moi.

SUDMER.

Je le fais.

MURER.

Et tu ne me le difais pas !

SUDMER.

Elles font trois ici. Qui fait encore à laquelle il en veut ?

MURER.

Il ne m'est plus permis d'en douter. Toutes les circonstances.....

SUDMER.

Paix : la voilà qui s'approche.



SCENE X.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADAME MURER,
MISTRISS BENWEL, CORALI.

MURER, *présentant la lettre avec fureur*
à Madame Murer.

LISEZ, Madame, lisez ; & osez me dire qu'à
présent même il n'est pas ici.

Madame MURER, *de l'air le plus calme,*
après avoir lu.

Cette lettre m'exprime la scène de tantôt. Un
instant suffira pour tout éclaircir. Nous venions
précisément vous parler de ce Melcour.

MURER, *à part.*

Sa tranquillité m'anéantit.

MISTRISS BENWEL.

Que cela veut-il dire ? Est-ce que l'on vous
aurait prévenu contre mon cher protégé ? Je vou-
drais bien voir cela.

MURER.

Eh ! morbleu !

Madame MURER, *donnant la lettre à Mistriss.*

Lisez, ma sœur, lisez.

MISTRISS BENWEL, *après avoir lu.*

Dieu ! l'infâme calomnie ! Sachez, mon frère,
D

50 LES TORTS APPARENS.

que ce Melcour est ce même Officier Français qui m'a escorté pendant la route ; que c'est moi qui l'ai amené ici ; que c'est pour ma nièce. (*Allant à l'appartement dans lequel est Melcour.*) Venez, Monsieur, venez.

MURER.

Que veut-elle dire ? M'aurait-on trompé ?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MELCOUR.

MURER.

MONSIEUR ? Que vois-je ! c'est lui-même. (*Voyant que Melcour ne le reconnaît pas.*)
Quoi ! Monsieur, vous ne me reconnaissez pas ?

MELCOUR.

Monsieur, j'ai bien quelque idée.....

MURER.

Comment ! quelque idée ! Parbleu, Monsieur, il faut que les gens de votre pays soient bien légers, ou qu'une belle action leur coûte bien peu. Ne pas reconnaître un homme à qui on a sauvé la vie ! — Mais vous avez raison. C'est à celui qui a été l'objet du bienfait à en garder le souvenir. (*Le présentant à sa femme.*) Ma chère amie, voilà l'homme généreux sans lequel je périssais en traversant le grand fleuve.

MISTRESS BENWEL.

Eh bien ! avons-nous raison de le protéger ?

SCÈNE XI & dernière.

LES PRÉCÉDENS. BLAËK.

BLAËK.

MON SIEUR, je n'ai jamais pu... (*La vue de Melcour le déconcerte.*)

MURER.

Monfieur Blaek, fi l'inconnu qui vous a remis cette infâme lettre, avait l'audace de reparaitre !...

Madame MURER, *avec dignité.*

Je connais le feul homme qui ait pu l'écrire. Qu'il fache que la prudence ne me permet plus de pardonner, & que ce n'est qu'en quittant promptement ce pays, qu'il peut mériter de ma part un refte de pitié.

MURER.

Que voulez-vous dire ?

Madame MURER, *fixant Blaek.*

Monfieur Blaek m'entend (*Blaek refte anéanti.*)

MURER.

Quels foupçons je conçois ! Quoi ! Monfieur Blaek, vous étiez dans le fecret d'une manœuvre auffi exécrationnelle ! & vous aviez l'audace !... Si j'en croyais ma fureur ! — Homme cruel ! je croyais avoir des droits à ta reconnaissance, & tu voulais empoifonner mes jours. (*Lui donnant*

D 2

32 LES TORTS APPARENS.

un portefeuille.) Voilà de quoi parer aux premières besoins. Sortez à l'instant même de chez moi. (*A Madame Murer.*) Ah! mon amie! combien je suis coupable! oublie à jamais.....

MADAME MURER.

Je veux au contraire me souvenir toujours que tu m'aimes assez pour avoir été jaloux.

MISTRISS BENWEL.

C'est fort bien prendre la chose.

MURER.

Que trop, morbleu! Tant de douceur ne fait que me rendre plus coupable, & j'aimerais cent fois mieux.....

MISTRISS BENWEL, *indiquant Corali.*

Mais voyez donc, cette chère enfant! comme elle est honteuse de la prière qu'elle vous a faite tantôt, dans la persuasion que j'avais l'honneur d'être sa rivale!

CORALI.

Ma tante!.....

MISTRISS BENWEL.

J'espère que vous lui donnerez Monsieur pour époux.

MADAME MURER.

« Je joins mes prières à celles de ma sœur. »

MURER.

« Que voulez-vous donc dire avec vos prières? »
— Je suis trop heureux! (*à Sudmer.*) Tu vois, mon cher Sudmer.....

S U D M E R.

Que je suis de trop ici. (*Il sort.*)

M I S T R I S S B E N W E L.

Il s'en aperçoit enfin.

M U R E R , à *Melcour.*

Homme généreux ! je te la donne , & je regarde comme un bonheur que tu sois de la famille.

M E L C O U R.

Ensemble. { Ah ! Monsieur !

C O R A L I.

Ah ! mon oncle , que ne vous dois-je pas ?

M U R E R.

Au contraire , ma chère amie , tu vas le payer du service qu'il m'a rendu ; je ne m'en croirai pas quitte pour cela : tu vois que c'est moi qui reste votre obligé à tous les deux. (*A Madame Murer.*) Et toi , femme respectable , livre-toi à toute la beauté de ton ame. Si ta clémence aggrave mes torts , elle augmente tes droits à ma tendresse.

F I N.